

Michel Bühler

Michel Bühler est l'un des chanteurs suisses les plus connus. Auteur de plus de deux cents chansons, il a également publié trois romans, *La Parole volée* (traduit en allemand chez Limmat Verlag), *Un notable* et *La Plaine à l'Eau Belle*, trois récits, *Cabarete*, *Lettre à Menétrey* et *Un si beau printemps*, et de nombreuses pièces de théâtre. Michel Bühler, qui demeure l'un des rares auteurs romands à rendre compte des problèmes politiques et sociaux de son pays, n'hésite pas à prendre part à des actions de solidarité et de défense des opprimés. Partageant son temps entre carrière littéraire et musicale, il vit actuellement à L'Auberson (Vaud) et à Paris.

Michel Bühler

La chanson
est une clé à molette

essai



camPoche

« La chanson est une clé à molette »
est un texte inédit

Cet ouvrage a bénéficié
d'une aide à la publication accordée par



Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

prohelvetia

« La chanson est une clé à molette »,
deux cent quatre-vingt-treizième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le cinquante-deuxième de la collection camPoche,
a été réalisé avec les collaborations
de Marie-Claude Schoendorff, Daniela Spring
et de Julie Weidmann

Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Jacques Bétant
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-294-2

Tous droits réservés

© 2011 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Remerciements,

à Anne Créte, pour sa présence, et tout ce qu'elle sait,

*pour leur attention, leur soutien, leurs informations, leurs judicieuses
remarques et leurs précieux conseils, pour leur amitié, à
Julos Beaucarne, Bernard Campiche, Roger Jaunin, Patrick Printz,
Jacques S., François Vautier, Josef Zisyadis, et tous les membres de
l'Association des Amis...*

*En ce monde,
de tout ce que j'ai pu boire
et manger,*

*de tous les pays où j'ai voyagé,
de tout ce que j'ai pu voir et entendre,*

*de tout ce que j'ai pu toucher
et comprendre,
rien, rien
ne m'a rendu jamais aussi heureux
que les chants, les chants des hommes...*

NAZIM HIKMET

INTRO

J'aime les chansons, j'aime la chanson.

L'ONCLE GUSTAVE

TOUT est parti de l'oncle Gustave.

Tout : je veux dire ma passion pour la chanson, mon métier, les voyages, les connaissances et les amis que je me suis faits sur quelques continents... tout ce qui est ma vie. Tiens, peut-être même la rencontre avec mon amoureuse...

Que les choses soient claires : pour lui, qui était mécanicien de précision, chanteur n'était pas un métier. N'étaient dignes, à son avis, de porter ce noble nom que les besognes dans lesquelles on se salissait les mains. Noircir des feuilles vierges, gratouiller une guitare en donnant de la voix, cela ne pouvait être qu'un passe-temps, qu'un vague violon d'Ingres.

On demeurait à Sainte-Croix, dans le Jura vaudois. La plus grande partie de la famille occupait une grosse bâtisse carrée au crépi jaune, pleine de vie et de rires, dans le bas du village : cinq cousins, quatre oncles et tantes, mon père, ma mère, mon frère, et la grand-mère Louise Hösli, sourde comme un pot, qui ne mettait jamais le nez dehors.

Gustave Sueur et sa femme Élixa, la sœur de ma mère, habitaient à deux pas, au bord de la grande route qui descend vers la plaine. Ils avaient deux garçons et une fille.

Deux autres fils de Louise étaient logés dans le centre du village, dans ce que l'on nommait « la maison d'en-haut ». L'oncle Marcel avait épousé la tante Léa, une forte femme qui lui avait donné une fille. Quant à l'oncle Georges, amoureux jusqu'à sa toute fin de la dodue tante Rose, il n'avait pas eu d'enfants.

Quand on parlait de nous, et bien qu'il y eût aussi dans le clan des Sueur et des Bühler, on disait : « les Hösli ».

J'étais de loin le plus jeune des onze cousins et cousines, donc le chouchou de la famille.

On était unis. On chantait.

Toutes les occasions étaient bonnes !

Au cours d'une balade en forêt, après un feu et un pique-nique dans les pâturages, sur le chemin qui nous ramenait vers le village, on chantait. À la fin d'un repas dans la grande chambre de l'oncle Charles, tante Églantine sortait sa mandoline et interprétait son morceau de bravoure, et tout le monde reprenait avec elle, en chœur : « Nuit de Chine, nuit câline, nuit d'amour. » Pour les grandes occasions, l'anniversaire de la grand-mère ou le mariage d'un cousin, on préparait des « productions », on se déguisait pour interpréter « La Java des Gaulois » ou « Madame la Marquise » ou « La Marie-Joseph »...

Chacun avait sa chanson.

Mon père, Otto, c'était « Le Chénéral Nobile » – il a jusqu'au bout gardé son accent biennois : « Et couand' y a plus d' benzine, il pissa nel motore ! » L'oncle Marcel fumait sa pipe et parlait peu. Certains soirs pourtant, les pousse-café aidant, on parvenait à lui extorquer : « Ma Tonkiki, ma Tonkiki, ma Tonkinoise... » Le cousin Marcel, lui, avait une voix dorée, de ténor. Il chantait la bouche ronde et les lèvres un peu portées vers l'avant : « Nous marchons dans la nuit profonde, La main dans la main... »

La base du répertoire, c'était les vieilles rengaines de montagne, et les airs populaires venus du fond de l'âge. Mais on ne se cantonnait pas à cela : les chansons de soldats – on sortait de la guerre –, les scies, les bringues, les ritournelles, le répertoire de Trenet ou des Compagnons de la Chanson, « Le Prisonnier de la Tour », « Mademoiselle de Paris » et « Le Petit Vin blanc », tout y passait. Certains hommes improvisaient une partie de basse, d'autres inventaient le baryton, les dames chantaient à la tierce... C'était beau et l'on était heureux.

Charles, l'aîné des six enfants de Louise, petit, sec, derrière ses lunettes, restait en retrait, à écouter, un petit sourire au coin des lèvres... Attendez... Il me semble pourtant le revoir dans de très vieilles fins de soirée, les coudes collés au corps, les épaules agitées en rythme... Oui ! j'entends maintenant sa voix, un peu fausse... et les paroles – qui devaient avoir une connotation grivoise, puisque les femmes pouffaient doucement tandis que les messieurs se lançaient des œillades complices –

disaient: «Y a du persil dans mon jardin, Du salsifis, du romarin...»

Gustave n'avait pas sa chanson, non. Lui, c'était la mémoire, lui connaissait tout! D'un bout à l'autre, sans hésiter, tous les couplets, tous les refrains!

Quand nous marchions en famille, plus massif que ses beaux-frères Hösli, dégageant une impression de grande force, il était toujours devant. Le décrire?... J'avais appris au collègue le poème de José Maria de Heredia, «Les Éléphants». Ce texte avait immédiatement, pour moi, évoqué mon oncle: «Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine Se vouîte puissamment à ses moindres efforts...» Et plus loin, c'était nous, qui allions derrière: «Les éléphants rugueux... suivent leur patriarche.»

C'est à ce patriarche que je dois la chanson.

POURQUOI CES LIGNES

LA FAMILLE, les fêtes et les chansons, c'était dans les années cinquante...

Nous sommes en deux mille onze. Au mois d'octobre de l'an dernier s'est tenu, à Montreux, le XIII^e Sommet de la Francophonie. Le grand gala d'ouverture a été organisé par notre Télévision suisse romande, en collaboration avec d'autres chaînes sœurs. On a donc pu voir, sur la scène du prestigieux Auditorium Stravinski, de nombreux chanteurs (et chanteuses) français, des Québécois, des Belges, deux Africains, chacun interprétant une de ses propres compositions, ou à tout le moins une chanson de chez lui.

La Suisse romande, la Suisse francophone, pays organisateur, a été représentée par un seul artiste, Jérémie Kisling, à qui l'on a imposé de chanter une œuvre immortalisée par Claude François (paroles du Vaudois Patrick Juvet): « Le Lundi au soleil ».

On n'a pas entendu un air de chez nous.

Bien sûr, « de chez nous » n'est pas automatiquement un gage de qualité. Mais, alors qu'on avait

à sa disposition une vitrine extraordinaire, on a dit là en somme, à toute la Francophonie, qu'il n'existait en Romandie ni chansons ni chanteurs (ou chanteuses) dignes d'être montrés. D'autre part, on n'a présenté que des « tubes » : on a donc réduit la chanson à un art frivole, qui serait uniquement destiné à distraire le bon peuple et à remplir les poches des producteurs.

Ce mépris affiché, cette ignorance abyssale de certains responsables, cette bêtise fièrement revendiquée, qui fait qu'on laisse dans l'ombre un vaste patrimoine, pour ne mettre en lumière que de clinquantes chansonnettes, dont le principal mérite est d'avoir été adoubees par le « showbiz » parisien, tout cela m'a légèrement irrité le poil des jambes.

De ma colère, de cette blessure – mais oui –, est né ce que vous tenez dans les mains. Qui pourrait avoir comme sous-titre : « Défense de la chanson »... Un art que je pratique depuis plus de quarante ans.

Dans une première partie, je parlerai de l'histoire et du rôle que peut jouer ce moyen d'expression. Cela à travers des souvenirs – nostalgiques ? Non : des images d'hier, c'est tout –, des réflexions, et même parfois une plongée dans les premiers temps de l'humanité !

Dans la deuxième, j'apporterai quelques informations, quelques chiffres, et j'essaierai d'établir, pour aujourd'hui, et plus particulièrement pour la Suisse francophone, un état des lieux.

La troisième partie sera tournée vers l'avenir.

La plupart des faits que je relèverai auront pour cadre la Suisse romande : eh, c'est là que je vis, c'est là que je me sens vraiment le droit de donner de la voix ! Mais les exemples locaux que je présenterai pourront être assez facilement transposés en France, en Belgique... Avec des nuances, la situation dans toutes les régions francophones est assez comparable.

Que l'on soit averti : je ne suis pas sûr de grand-chose... je cherche, je doute. Je vais donc réfléchir à haute voix, lancer des suppositions, me tromper parfois... Et je ne prétendrai nulle part que j'ai raison... même si je ne prends pas toujours mille précautions avant de présenter mon avis !

Cet « essai » n'a pour but que de provoquer la réflexion. J'aimerais que vous me suiviez.

Enfin... je vais m'enflammer par moments. Je vais exagérer, peut-être, me passionner, taper du poing sur la table... comme un amoureux qui défendrait sa bien-aimée...

PREMIER COUPLET

AVEZ-VOUS VOTRE CHANSON ?

VOUS, avez-vous une chanson gravée dans
votre tête, qui a peut-être marqué votre vie ?

LE PPPC

LA CHANSON : des paroles, une musique. Les unes vivent mal sans l'autre. C'est de leur fusion que naît la magie.

En arithmétique on nomme le plus grand commun diviseur le PGCD, alors que le plus petit commun multiple est le PPCM.

Je prétends que la chanson est le PPPC : le plus petit produit culturel.

Démonstration :

La culture, selon mon Petit Robert, c'est : « l'ensemble des aspects intellectuels d'une civilisation ». Wikipédia précise que : « En philosophie, le mot culture désigne ce qui est différent de la nature, c'est-à-dire ce qui est de l'ordre de l'acquis et non de l'inné. » Et encore : « En sociologie, la culture est définie comme ce qui est commun à un groupe d'individus et comme ce qui le soude. »

Quoi qu'en pensent certaines âmes obsessionnellement élitistes, pour qui n'est culturel que ce qui est incompréhensible et surtout hors de portée de la plèbe, pour qui tout ce qui vient du peuple ou

va vers lui est méprisable – si, si, j'en connais! –, la chanson répond bien à ces définitions.

On n'en trouve pas à l'état brut, dans la nature : il n'y a pas de mines de chansons (ou alors, dites-moi vite où, que j'y coure!). Elle est commune à des groupes, et qu'est-ce qui peut mieux unir des humains que des paroles chantées en chœur ?

Donc, « produit culturel ».

« Plus petit... » Bon, il existe des sculptures minuscules, pas plus grosses qu'un grain de riz, des miniatures peintes avec un cheveu que l'on doit regarder à la loupe... d'accord... Mais ce sont des dérivés d'arts généralement plus imposants : la statuaire, la peinture. La chanson, elle, cousine de la poésie – on pourrait dire que la poésie, c'est de la chanson qui a perdu sa musique –, est un art à part entière.

Donc PPPC.

Pour que ce soit réglé, faisons tout de suite un sort au mot malheureux de Serge Gainsbourg qui, dans une émission de télévision, après qu'il eut ingurgité, je pense, ses deux bouteilles de pastis quotidiennes, pas mal de whiskies et de nombreux verres de rouquin, a balbutié : « La chanson est un art mineur ! » Rappelons qu'il n'a prononcé cette phrase, vraisemblablement, que pour faire bisquer Guy Béart, qu'il ne pouvait pas piffer et qu'il avait en face de lui.

Pensait-il vraiment ce qu'il ânonnait ? Ce serait son droit...

Reprise à tout bout de champ par les AOE (Âmes obsessionnellement élitistes : voir, en fin

d'ouvrage, Annexe V) et surtout par d'innombrables subventionneurs qui prennent prétexte de cette affirmation pour vous refuser leur aide (« Je ne peux pas donner d'argent pour cet art mineur! Il faut d'abord que je soutienne ce qui est sérieux: l'opéra, la danse, la sculpture!... »), cette phrase a fait infiniment de mal à la chanson.

Bon. Gainsbourg est mort, qu'il repose en paix au cimetière Montparnasse. Mais la prochaine fois qu'il aura envie de l'ouvrir, qu'il pense d'abord aux sages paroles du vieux Brassens: « Dans ma gueule de bois J'ai tourné sept fois Ma langue. »

PPPC...

En trois minutes, en quelques couplets, quelques refrains, vous avez une histoire, un roman, un film entier!

Que l'on pense à « La Mère à Titi » de Renaud: tout est là, le décor, la vie quotidienne, la banlieue, les rapports entre les personnages!

Que Jacques Brel chante son « Plat pays », vous voyez défiler devant vous mieux que tous les documentaires sur la Belgique! Avec la poésie et les frissons en plus.

Écoutez « La Pinte vaudoise » ou « La Partie de Cave » de Jean Villard-Gilles, c'est tout le canton de Vaud, c'est toute l'âme vaudoise qui est là, ce sont les vignes pentues du Lavaux, et la lune qui « se reflète au profond de l'eau qui dort »...

Contrairement à tous les autres produits culturels, la chanson peut vivre sans support. Pour remplir son rôle, le cinéma a besoin d'un écran et d'un projecteur, ou au moins d'un DVD et d'un lecteur. La littérature n'existe pas sans papier, sans ordinateur; la peinture nécessite une toile, la sculpture, un morceau de pierre ou de ferraille...

La chanson? Infiniment portable et pratique, elle se moque de ces béquilles. Vous pouvez la mettre au fond de votre mémoire, l'emmener partout, et la faire renaître au moment que vous choisirez! Elle n'encombrera pas vos bagages, elle ne fera sonner aucun portillon de sécurité, et vous pourrez, sans risquer la moindre question, passer tranquillement avec elle devant les douaniers les plus suspicieux!

C'est l'objet d'art idéal. On ne le répétera jamais assez.

MON but n'est surtout pas d'établir une anthologie, un florilège. Il en existe déjà par dizaines. D'ailleurs, il faut être conscient qu'évoquer, dans un livre sur la chanson, des titres, ou des noms, est un exercice infiniment périlleux. Il est impossible de citer toutes les œuvres, tous les auteurs et tous les interprètes : on ne peut qu'en laisser de côté, qu'en oublier ! Or les artistes, chanteuses et chanteurs, sont des gens d'une susceptibilité extrême, je ne vous dis pas ! Je puis en parler, j'en suis. Donc, toutes celles et ceux que l'on aura omis de mettre sur le devant de la scène, ou qu'on n'aura pas éclairés suffisamment, vous en voudront à mort et jusqu'à la fin de leurs jours. Mentionner un seul nom, c'est déjà se faire mille ennemis. Sans le vouloir !

Je le sais. Je le déplore, et poursuis.

Celle que j'aime d'abord, c'est la chanson poétique, signifiante. Celle qui vous emporte dans un souffle, qui vous fait pleurer à chaudes larmes, d'émotion ou de rire. Celle qui vous fait rencontrer « l'autre », qu'il habite à votre porte ou au bout du

monde, celle qui fraternise. Celle qui vous bâtit, vous grandit, vous rend meilleur.

Des exemples ?

Allez donc revisiter Brassens, Vigneault, Brel, Ferrat ! Et Bobby Lapointe, pour vous tordre les côtes ; et Anne Sylvestre et Barbara, pour la dentelle ! Et plus près Souchon, Renaud. Et chez nous le vieux Gilles, Auberson, Sarcloret, le Bel Hubert ! Revenez me voir, quand vous aurez savouré tous ceux-là, je vous donnerai une deuxième liste, puis une troisième, puis... les richesses sont infinies.

Et si vous ne deviez connaître qu'une seule chanson, écoutez « J'entends, j'entends » : ce qui n'était au départ qu'un poème poignant de Louis Aragon a été mis en musique et chanté par Jean Ferrat. La beauté des mots s'allie à celle de la mélodie, le résultat est un pur diamant.

Il existe aussi une chanson « de variété », d'où sont issus les « tubes ». Loin de moi l'idée de condamner, ou de jeter à la trappe, tous ces refrains populaires, qui viennent poser leur sourire sur le quotidien. D'ailleurs, c'est bien ce que l'on chantait, en famille. Et ce n'est pas avec de la poésie torturée que j'ai gagné mon premier cachet !

J'avais quatre ans. C'était chez le boulanger Jaccard, qu'on surnommait « Taïaule », parce que sa spécialité était cette brioche, typique de notre canton.

Je vois encore le comptoir de bois clair sur lequel étaient posés des bocaux de sucreries, et le

visage rond de la boulangère, qu'encadraient de fins cheveux blanc bleuté. J'avais ma main dans celle de ma mère.

Madame Taïaule :

— Tu veux un bonbon, Michel ?

Naturellement je souris, je hoche, ravi, ma petite tête frisée ! – Oui, j'avais des boucles blondes, à l'époque. D'ailleurs, certaines personnes dans le village m'appellent encore le Frisé...

— Alors chante-moi quelque chose !

Et moi je me redresse, je gonfle la poitrine, et je lance sans hésiter ce que j'ai appris de Gustave et de mes cousins : « Elle a une plum' plum' plum' à son chapeau », suivi de « Il était une boulangère qui boulangeait ses p'tits pains blancs... ».

Ma renommée de chanteur s'est vite répandue dans les boutiques. Je me rappelle même avoir été sollicité par la gérante du magasin de chaussures, devant qui j'ai interprété à pleine voix l'un de mes succès. Mais je n'ai pas été récompensé, cette fois-là : je n'ai pas reçu, en cadeau, une paire de souliers.

Il m'est arrivé souvent de chanter gratuitement...

On ne peut pas plaire à tout le monde, on peut choquer le public.

Dans ce domaine également, j'ai commencé très tôt.

Six ans, école enfantine. Le premier jour, dans le but de faire connaissance, la maîtresse avait demandé à ses petits élèves si l'un d'eux savait une

chanson. J'avais immédiatement levé très haut mon bras, ce qui m'avait valu de me retrouver sur l'es-
trade, devant le tableau noir. Sérieux, sûr de l'effet
que j'allais produire – j'avais déjà testé ma présence
scénique sur la plupart des caissières et des vendeu-
ses du village –, j'avais interprété d'un bout à l'autre
ce qui était devenu mon grand succès : « Il était une
boulangère. » Devant les yeux écarquillés de
M^{lle} Birmann, je n'ai pas manqué un mot du refrain :
« Elle a cassé la baleine de son corsage, Elle a cassé la
baleine de son corset, Elle a cassé son parapluie, Tant
pis pour elle, Et sur la gueule de son mari, Tant pis
pour lui ! »

Riant sous cape, mes parents ont répondu à la
convocation de l'institutrice...

LA PREMIÈRE CHANSON

JE vous ai promis des plongées dans des temps reculés...

C'était avant la parole.

Les chasseurs hirsutes, vêtus de fourrures un peu mitées, sont rassemblés autour du foyer, au pied de la falaise, devant l'entrée de la Caverne.

Peut-être d'ailleurs n'y a-t-il même pas de feu, peut-être que c'est avant la domestication de la flamme. Qu'importe. Mais si l'on admet cela, ajoutons à la scène qu'il fait un froid de canard et qu'on grelotte.

La chasse a été bonne : un mammouth – le gros, celui qu'on poursuivait depuis des semaines –, quelques ours, deux tigres à dents de sabre, trois élans, cinq sangliers, une poignée de lièvres variables, une montagne de faisans, des poules d'eau, des coqs de bruyère...

J'exagère ?

En ce temps-là, déjà, les chasseurs avaient tendance à amplifier l'importance de leurs prises...

Bon. Alors pour être exact, il n'y a au milieu d'eux que le cadavre d'un sanglier. Petit, même riquiqui.

Ce qui n'empêche pas qu'ils sont contents.

Les femmes ont arraché la peau et sont en train de la mâchonner pour en faire du cuir, le sang dégouline, les hommes débitent la carcasse, et je te lève les filets mignons, et je te déchire le jambon de devant, et je te mords dans le groin et les oreilles. Et voilà que le Jean-Roger – je ne suis pas sûr de ce prénom à cent pour cent –, le plus maigrichon, mais aussi le plus farceur, le plus éveillé de la bande, se met à émettre quelques sons, trois pour être précis, sur trois tons différents, ce qui constitue – mais oui – un embryon de musique. On ne sait pas ce qui lui prend : depuis quelque temps, à chaque retour de chasse, il grogne de la même façon. Pour exprimer sa satisfaction ? Allez savoir ce qui se passe dans le cerveau d'un primate supérieur, mais néanmoins primitif.

Alors voilà que tout à coup une étincelle se met à circuler entre les neurones de la grande Jeanne-Marinette – même remarque que ci-dessus –, elle trouve les borborygmes que produit le Jean-Roger jolis... enfin... plaisants... Bon, comme les mots n'existent pas encore, disons que ça lui fait dans le dos de petits chatouillis agréables. Elle fronce ses proéminents sourcils, interrompt son mâchonnement, et commence à imiter le maigrelet :

— Hon, hon, hon... Hon, hon, hon... sur trois tons.

Il se passe un certain temps avant que les autres réagissent, mais peu à peu tous se détournent de la curée, et tentent, d'abord en hésitant, de suivre les deux grommeleurs. Au bout de moins d'une heure, toute la horde grogne en chœur, et les parois de la Caverne renvoient l'écho sonore des « Hon, hon, hon » jusqu'à l'autre bout de la vallée.

C'est ainsi qu'est née, en même temps que la première chorale, la première chanson.

Chanson qui allait donner à cette tribu-là des avantages considérables. Contribuant à leur unité, elle apportera à ces chasseurs du courage dans leurs battues, elle leur permettra d'exprimer bruyamment leur joie lorsque leur ventre sera plein et, reprise à mi-voix, elle les consolera un peu lorsque l'un ou l'autre d'entre eux partira vers les grands pâturages.

Les bandes rivales, muettes, accrochées à leurs traditions, mettront du temps, les pauvres, avant de comprendre tout ce que peut apporter cet art nouveau.

Et il faudra des générations, et l'invention de la parole, pour qu'on mette des mots sur les « hon, hon », et que ce mode d'expression prenne sa forme définitive.

Pour revenir à nos chasseurs, c'est ce jour-là, en fin de soirée, qu'ils ont encore inventé la danse folklorique, en se balançant rythmiquement, au son de leurs grognements, autour du feu. Ou, deuxième hypothèse, autour de la carcasse toute froide et crue du sanglier.

Et c'est cette nuit-là que le Jean-Roger, sans mesurer la conséquence de cet acte, mettra dans le ventre de la grande Jeanne-Marinette, séduite mais surprise, la petite graine qui donnera naissance, neuf mois plus tard, au jeune Jean-Wolfgang, qui sera le premier d'une très longue lignée de musiciens.

Deux remarques :

D'abord : oui, dans cette tribu, tous les noms commencent par « Jean » ou « Jeanne ». Pourquoi ? Aucune idée. C'était comme ça chez ces Jean-là, voilà tout.

Puis : le fait que le Jean-Roger, bien que chétif, parvienne ce soir-là à se glisser sous la peau d'ours de la grande Jeanne-Marinette, que tout le monde convoitait, montre que la chanson peut jouer un rôle décisif dans le jeu de la séduction. On en prendra conscience très vite. De nos jours encore, si certains adolescents timides s'écorchent le bout des doigts sur des cordes de guitares et se torturent l'esprit pour plaquer, sur une mélodie, quelques paroles bien mielleuses, ce n'est pas forcément par pur amour de la musique...

ON NE CHANTE PLUS ?

ET qu'est-ce que j'en sais, et qu'est-ce qui me permet d'affirmer cela ?

Bon, d'accord. Je devrais plutôt dire : « Je n'entends plus les gens chanter comme autrefois. »

Attention ! Catastrophe ! Je viens d'écrire « autrefois » ! C'est un terme aujourd'hui quasiment banni, comme « il y a quelques années », ou « quand j'étais jeune » ! Ces expressions sont aussi rebutantes, maintenant, que l'était le sempiternel « de mon temps » que ressassait, assise sur son canapé brun, la grand-mère Louise. Interdit – du moins dans les milieux qui font autorité dans le domaine de la chanson –, interdit de regarder en arrière, de faire référence au passé, sous peine d'être immédiatement jeté dans les poubelles où pourrissent, depuis des générations, les dangereux vieux cons. Si l'on veut faire sérieux, si l'on veut faire « in », « branché », « tendance », « trendy », ou simplement vivant, il faut, là, borner son champ de vision au minuscule présent et au vaste avenir !

Ouais... Passer pour un vieux con...

Quand j'ai commencé à chanter de façon professionnelle, j'étais un « jeune con », de l'avis de pas mal de gens. Puis j'ai été, aux yeux des mêmes ou de leurs héritiers, tout simplement un « con », pendant de nombreuses années. Alors maintenant, être un « vieux con »... Rien à souder !

D'ailleurs, pour me prémunir de ceux qui jugent et savent le vrai, j'ai fait mienne depuis longtemps la phrase de Courteline : « Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet. »

Donc « autrefois ».

Ce qui ne veut pas dire que je porte un jugement de valeur ! Je ne reproche rien à quiconque, je ne dis pas là que c'était mieux ou plus mal, bon sang ! Je trouve le présent formidable, et j'attends avec impatience de pénétrer, les bras offerts et le visage béat, dans l'éclatante lumière de l'avenir radieux qui nous attend pas plus tard que demain, à la première heure !

Mais je ne suis pas né aujourd'hui, il y a eu quelque chose, avant ce matin, et on peut en parler, non ? M' enfin !...

Ce n'était pas seulement notre famille, qui chantait, mais tout le monde ! Dans les bistros, au travail, les jours de fête !

Maintenant, essayez de pousser la chansonnette dans un café. D'abord nul ne vous suivra, soit qu'on ne se sentira pas concerné, soit qu'on aura honte de se faire remarquer. Et puis aussi parce que plus personne ne connaît les paroles. Ensuite, il y a de

fortes chances pour que le personnel vous prie de vous taire, ou menace d'appeler les flics. (Tout en laissant ouvert le robinet de la chaîne hifi que personne n'écoute mais que tout le monde est obligé de subir.)

Que s'est-il passé, qu'est-ce qui nous a transformés de la sorte ?

Nous avons chanté encore, haut et fort, et des soirées entières, dans le bistro d'un petit village valaisan, il y a une dizaine d'années.

On se retrouvait au bar, en fin de journée, à l'heure de l'apéro. Il y avait mes compères, Marcel et Jean-Claude, avec qui je retapais une grange : nous sortions de notre chantier, les pulls couverts de sciure. Il y avait la belle Marianne, et Michel son amoureux, plus un paysan, un électricien, un garagiste, le vieux Willy et Adrien...

Comment est-ce que cela commençait ? Oh, ça ne venait pas tous les soirs... Il fallait une belle journée derrière nous, quelques verres, quelques bons mots, quelques rires. Et puis Marcel entonnait, mine de rien : « Petit, j'étais dans la maison d' mon père... » On le rejoignait peu à peu au long du couplet, on se retrouvait tous ensemble au refrain : « Petit Jeanjean, t'es pas si malheureux ! »

On était heureux, on était ensemble !

Mes compères sont morts, le bistro a fermé. On ne chante plus, et le village a perdu son âme.

C'est la société qui a changé ?